

« Après **VISAGES VILLAGES**,  
JR signe un film engagé et plein d'espoir. »

TROISCOULEURS



# TEHACHAPI

UN FILM DE JR



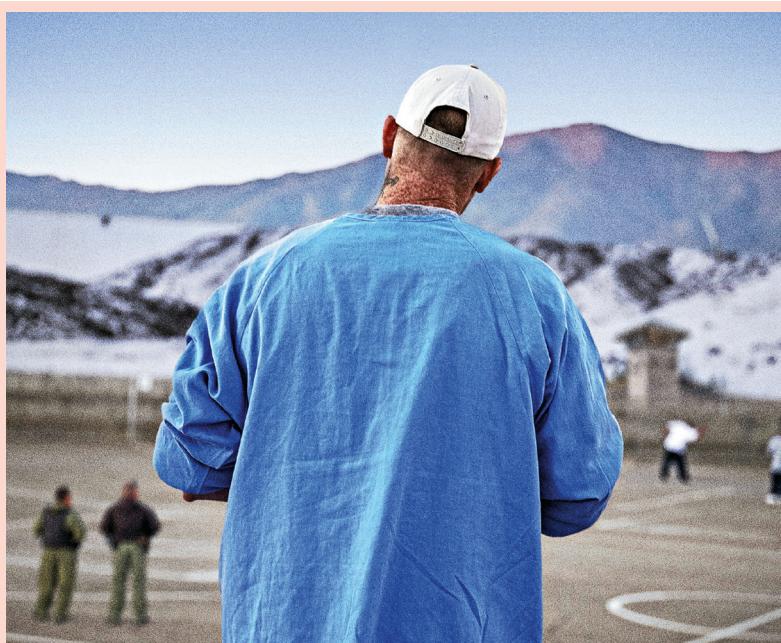
MONTAGE MAXIME POZZI-GARCIA SYLVIE LANDRA ACE IMAGE ROBERTO DE ANGELIS JOHN HUNTER NOLAN TASHA VAN ZANDT MUSIQUE ENFANT SAUVAGE SON YVES MARIE OMNES EYAL LEVY DAVID CHAULIER ANTOINE BAUDOIN LUCILE DEMARQUET THIERRY DELOR  
PRODUCTION EXECUTIVE PASCAL METGE LUANA SALTIEL UN FILM PRODUIT PAR ROSALIE VARDA MARC AZOULAY ET MARCO BERREBI COPRODUCTEURS NATHANAËL KARMITZ ELISHA KARMITZ PRODUCTEURS ASSOCIÉS SOL GUY SCOTT BUDNICK

SOCIAL ANIMALS

777 productions

UNE COPRODUCTION JRSA MK PRODUCTIONS CINÉ-TAMARIS UNFRAMED SA EN ASSOCIATION AVEC QUIET ET MK2 FILMS VENTES INTERNATIONALES MK2 FILMS

m2  
FILMS



Une prison de cauchemar, en Californie, où l'artiste français est parvenu à recréer des liens.

## BEAU GESTE

*Immergé parmi des détenus réputés ultraviolents, l'artiste JR porte sur eux un regard fraternel.*

On se souvient de ses balades heureuses avec Agnès Varda, sur les routes de France, vers les émerveillements nouveaux de *Visages, villages* (2017). En 2019, après la mort de sa marraine de cinéma, JR a repris une caméra pour aller ailleurs, dans un monde terriblement sombre, la prison de haute sécurité de Tehachapi, en Californie. Les détenus en portent le climat de violence jusque dans leurs corps massifs, taillés pour le combat. Ces hommes condamnés à de très lourdes peines semblent des forteresses eux-mêmes : fermés et menaçants, leurs visages ne sont pas des paysages. Sur le sien, Kevin a fait tatouer une croix gammée.

En allant à leur rencontre, l'artiste français se risque à un rêve qui paraît, dans cet univers cauchemardesque, vraiment audacieux : coller des portraits géants des prisonniers dans la cour où ils tournent en rond. Si le geste de JR a toujours consisté à faire entrer les autres dans ses créations (passants,

anonymes, habitants de partout), **TEHACHAPI** en offre la version la plus radicale. Et montre avec force ce que cette démarche permet. Les portraits de détenus ouvrent à ceux-ci un face-à-face avec l'homme qu'ils ont été et celui qu'ils voudraient être. Sans plus de croix gammée sur le visage, décide Kevin. Comme lui, d'autres s'affirment de façon nouvelle, en se racontant. Des moments d'exception, profondément émouvants.

Il faut saluer le tact de JR, qui a su mener avec intelligence cette expérience très séduisante sur le plan artistique, mais très délicate sur le plan humain. Sans faire un documentaire politique, le cinéaste, qui se devait de travailler en bonne entente avec l'institution pénitentiaire, a réussi à pointer la dureté de la vie carcérale. Il y oppose la possibilité de retrouver un lien, avec soi-même et avec les autres. Celui qu'il crée avec les détenus, par-delà les jugements, est plein de vie et fait de *Tehachapi* une magnifique histoire de fraternité.

— Frédéric Strauss



Documentaire, France (1h32).

### HAIKYŪ!! LA GUERRE DES POUBELLES SUSUMU MITSUNAKA



Vous ne verrez pas, contrairement aux apparences, un film d'animation façon steampunk sur la résistance d'éboueurs hors la loi dans un Japon désolé des années 2100... Il s'agit en fait, tout bêtement, d'un anime classique sur le sport. De volley-ball, précisément, avec des adolescents à la détente musclée qui affrontent leurs pairs des lycées voisins lors d'un grand tournoi scolaire à Tokyo, et où, à chaque service, on joue sa vie. Adapté du manga éponyme et suite animée d'une série qui compte quatre saisons, cet épisode sur grand écran réalisé par Susumu Mitsunaka fait office de conclusion – à demi, car la fin laisse entendre que nous n'avons vu que la moitié du combat final. Sans grande surprise, et en dépit d'une BO déchaînée (rock progressif, jazz-pop symphonique et double pédale partout), le jeu laisse sur la touche les non-initiés.

— Marion Michel

| Film d'animation, Japon (1h25).

**ÉVÈNEMENT !**  
INSTITUT LUMIÈRE, LYON, FRANCE

**ANIMÉ**

UNE ANTHOLOGIE DE  
L'ANIMATION JAPONAISE  
AU CINÉMA

DU 5 JUIN AU 21 JUILLET 2024

institut-lumiere.org

© Studio Ghibli - Denzai - Kikkawa - Nippon Television Network (NTV) - Toho



**Dans *Tehachapi* (lire p.59), l'artiste et vidéaste français documente sa rencontre avec les détenus d'une prison californienne, citadelle déshumanisante qui incarne la violente politique carcérale des États-Unis. Après *Visages villages*, coréalisé avec sa complice Agnès Varda en 2017, JR poursuit son travail de mise en lumière des ostracisés, en formant une fresque géante avec les portraits de ces prisonniers. Il nous parle de ce film politique, qui résonne comme un appel aux secondes chances.**

*Votre documentaire est très romanesque : vous avez réussi à pénétrer une prison de haute sécurité, réputée comme la plus violente de l'État de Californie, aux États-Unis. Quelle est la genèse du projet ?*

Le point de départ est vertigineux. À l'origine, je voulais créer une installation artistique dans une prison française. Mais tout est cadencé administrativement. Je n'aurais jamais obtenu de permis. D'ailleurs, aux États-Unis, c'est pareil. Il a fallu un concours de circonstances pour que je puisse accéder à ce lieu gardé secret. Mon ami Sol Guy, artiste, a contacté Scott Budnick [producteur et activiste très engagé dans le processus de réinsertion des détenus via son association, la Coalition antirécidiviste (ARC), ndlr], qui connaissait le gouverneur californien. Ce dernier m'a donné carte blanche, car il connaissait mon travail. Du jour au lendemain, je me retrouve dans ce centre pénitentiaire au milieu du désert, choisi au hasard sur Google Earth. C'était fou. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour me préparer à ce film, le façonner dans mon esprit. Paradoxalement, ce manque de maturation m'a donné une grande liberté, une sorte de virginité. La rapidité m'a donné un élan, m'a empêché de « surréfléchir ».

*Vous avez d'abord partagé votre expérience au sein de la prison en direct, à travers des stories Instagram. Pourquoi ce besoin d'immédiateté ?*

Au début, je suis venu avec des caméras, dans l'idée de documenter, pas de faire un film. Le passe-droit me donnait une liberté totale, j'en ai profité pour partager ces stories Instagram depuis la prison [encore disponibles en une de sa page Instagram, ces vidéos montrent la création de la fresque au sol, mais aussi la vie quotidienne des détenus dans les espaces communs, et leur donnent la parole

à travers de longs monologues, ndlr], car c'est rare de pouvoir garder la connectivité depuis l'intérieur d'une prison. Je leur lisais les commentaires des internautes, je les faisais répondre. Ce pont technologique créé par les réseaux sociaux a permis aux détenus de réaliser leur force d'impact à l'extérieur. Tehachapi, c'est une forteresse qui semble coupée du monde, mais qui peut renouer avec lui par l'art. Réhumaniser, fédérer, casser les frontières intérieures comme extérieures permet de revenir aux choses essentielles, même dans une prison.

**On vous voit beaucoup en train de photographier les détenus, placer votre caméra, discuter avec eux, interrompre puis reprendre des sessions de travail. Vous vouliez garder une trace du dispositif du film, de ses coulisses ?**

Enregistrer le processus de travail, c'est un réflexe. Je suis guidé par une idée de survie, parce que je ne sais jamais quelle direction va prendre un projet. Comme pour beaucoup de documentaires, j'ai appréhendé ce film dans l'inconnu, avec cette peur au ventre qu'à tout moment ça puisse tourner au drame. Dans un centre pénitentiaire de sécurité maximale, sur un projet aussi délicat, partagé

la fresque de l'intérieur, on ne la voyait pas, tellement elle était grande [le collage constitué de trois cent trente-huit bandes de papier fait plusieurs mètres de large. La vue aérienne de cette installation a été réalisée grâce à un drone, ndlr]. C'est précisément pour cela que j'aime quand le processus est complexe, qu'il ressemble à un puzzle géant. Tout à coup, il nécessite des mains, génère des interactions entre les gens.

**« Au fil de mes projets, j'ai réalisé que l'architecture imposait à l'œuvre, et pas l'inverse », avez-vous déclaré dans un hors-série TROISCOULEURS qui vous est consacré. Comment Tehachapi s'est imposée à vous ?**

Je ne voulais pas une prison en particulier. Juste un lieu en béton qui permette de coller du papier au sol. En Californie, la plupart des prisons sont tapissées de sable ou d'herbe. Celle-ci était en béton. C'est un pur choix d'architecture qui m'a guidé. Filmer, c'est comme être explorateur : il faut s'adapter à l'environnement, penser à la façon dont les hommes ont imaginé leurs espaces de vie, ici de cloisonnement. Je voulais creuser cette cour comme un trou. Dès que je l'ai vue, j'ai été frappé par ses murs qui remontaient

**traverse le film. Qu'est-ce qu'elle vous permet de dire ?**

Il y a l'idée d'une peau neuve impossible. En prison, rien ne s'efface, au sens littéral et imagé. On ne peut pas rapporter de laser pour faire disparaître un tatouage. Alors il faut voir au-delà de l'image qu'il tend. Les gardiens, les détenus, eux, savent déceler ça. Ils lisent derrière les tatouages. Dans le film, Kevin a une croix gammée sur le visage, qu'il voudrait effacer. Pourtant, les autres gangs, les prisonniers d'origines différentes avec qui il aurait pu être en conflit le respectaient, le voyaient comme un frère. J'ai longtemps eu du mal à comprendre ça, parce que j'étais aveuglé par ce tatouage. Cette fresque leur a permis, malgré cette trace irréversible, de dire qui ils sont, d'où ils viennent, de partager une autre version d'eux-mêmes, délivrée des choix du passé. De s'extirper d'une forme de déterminisme. En creux, cette métaphore était une façon de poser cette question plus profonde : est-ce qu'on peut changer ? A-t-on le droit à une seconde chance ?

**« Si les artistes ne sont plus les utopistes, qui d'autre le sera ? » avez-vous déclaré à IndieWire. Vous considérez votre film comme une utopie ?**

Je suis entré à Tehachapi avec l'esprit utopiste, mais j'en sors réaliste. L'utopie m'a donné la naïveté d'aller au bout du projet — c'est quelque chose qu'Agnès Varda, qui donnait beaucoup de force aux autres, m'a appris. Puis, concrètement, j'ai mesuré l'impact du film sur la réalité. Depuis le tournage, plus de la moitié des prisonniers condamnés à vie ont été libérés, des familles ont repris contact, des amours sont renées. Je continue d'aller là-bas pour observer la trace laissée sur le long terme, comme j'ai pu le faire dans les favelas au Brésil, dans les banlieues françaises...

**Votre projet participatif « Inside Out » (2011), qui permettait à chacun d'imprimer son portrait dans un camion photographique, s'est exporté dans le monde entier. Qu'en sera-t-il de Tehachapi ?**

Il y a une continuité sociale, humaniste, dans mon travail. Aujourd'hui, on travaille à engager les prisonniers qui sont sortis de Tehachapi, pour qu'ils impulsent des initiatives collectives, justement comme « Inside Out », dans d'autres centres pénitentiaires. Pour retrouver cette énergie qui va permettre de reconnecter les gardiens, les prisonniers, leurs proches. Il faut démultiplier les actions sans qu'elles soient dépendantes de moi. C'est la notion d'utilité qui guide ce que je fais.

Tehachapi de JR, mk2.Alt (1h32), sortie le 12 juin



PROPOS RECUEILLIS PAR  
LÉLIA ANDRÉ-SARREAU

Photographie : Julien Liénard pour  
TROISCOULEURS

## « Il y a une continuité sociale, humaniste, dans mon travail. C'est la notion d'utilité qui guide ce que je fais. »

et révélé sur les réseaux sociaux pendant qu'il est en train de se faire, il y a une grande fragilité. Mais ce risque caractérise aussi mon travail. Je documente mes projets parce qu'ils ont de grandes chances d'échouer. Mon travail est mu par cette perspective de l'échec. Quand ce paramètre est là, ça signifie même que je suis sur le bon projet.

**Les portraits en papier des prisonniers ont disparu en quelques jours, comme beaucoup d'autres de vos œuvres in situ. Qu'est-ce qui vous intéresse dans l'éphémère ?**

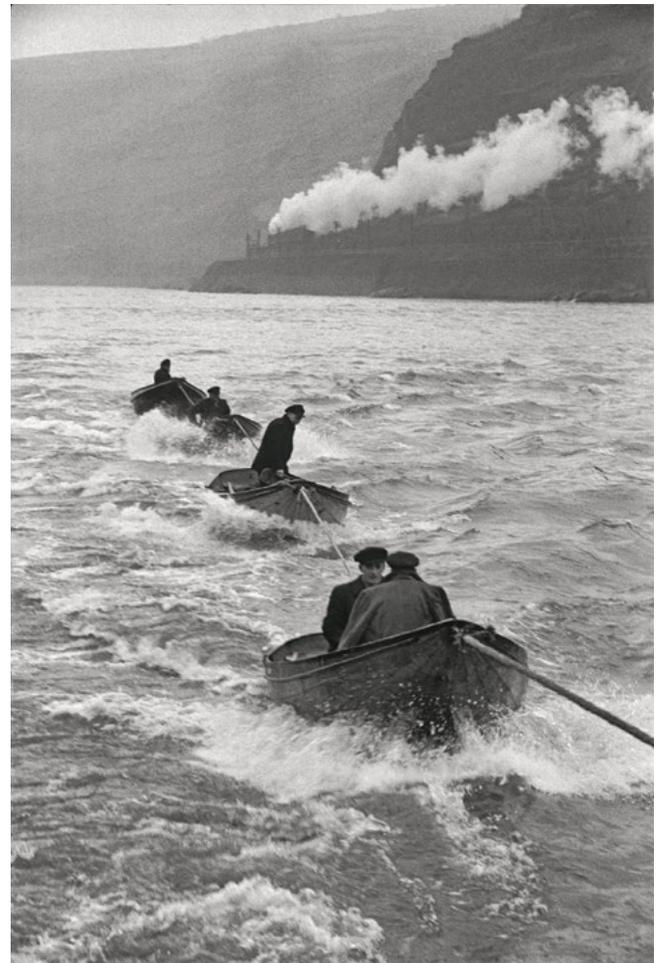
L'éphémère rend le projet possible — sur le moment, il permet aux gens d'en désacraliser les enjeux. La menace de la disparition donne du sens. Les gens réalisent l'attachement qu'ils peuvent avoir pour une œuvre quand elle menace de s'éteindre. Certes la photo, l'image, le film peuvent graver une trace de ce qui a été, mais l'œuvre in situ est périssable. On ne peut la contempler qu'une fois. Dans une prison, personne ne peut y accéder, c'est encore plus intéressant. Même nous, qui travaillions

sur les côtés, ce renforcement naturel dans le sol d'où allait émerger l'image de ces détenus.

**Comment provoque-t-on la parole de prisonniers sans entrer par effraction, sans être dans le voyeurisme ?**

Je leur laisse la parole, sans poser de questions. Dans mon dispositif, l'intervieweur n'existe pas. Les détenus se racontent comme s'ils parlaient à des inconnus, pas à un réalisateur. Les larmes leur viennent, parce que cette parole est leur cheminement vers l'extérieur. C'est aussi pour cela que j'ai créé l'application JR : murals, qui donne voix aux protagonistes de la fresque [l'application permet de cliquer sur les visages des participants pour les écouter raconter leur propre histoire, ndlr]. C'est une façon d'aller au-delà de l'image. Entre les familles des détenus, les victimes et les gardiens, il se crée une surface de réparation, parce que chacun peut écouter l'autre.

**La métaphore de la cicatrice, de l'indélébilité du tatouage qui marque à vie,**



# HENRI CARTIER- BRESSON



FONDS POUR LA CULTURE  
HÉLÈNE & ÉDOUARD LECLERC  
LANDERNEAU

15 JUIN 2024 — 5 JANV. 2025

En partenariat avec  **Fondation  
Henri Cartier-Bresson**

www.fonds-culturel-leclerc.fr

#CartierBressonFHEL

TROISCOULEURS 





# TEHACHAPI

SORTIE LE 12 JUIN



**Dans le sillage de son travail photographique, entre sociologie et geste conceptuel, l'artiste français (« Face 2 Face », « Inside Out », Visages villages) donne à voir les visages ostracisés de prisonniers américains. Et signe un de ses documentaires les plus politiques, à la fois critique du système carcéral et éloge du pardon.**

Hypermédiatisé et anonyme derrière ses lunettes noires, amateur de dispositifs grandioses et observateur ultra lucide des réalités sociales qu'il décortique, l'artiste français JR, rendu célèbre par ses collages photo, n'est pas à un paradoxe près. C'est cette

ambiguïté qui a fait de lui un passionnant portraitiste des minorités et des oubliés. Lors des émeutes en banlieue provoquées par la mort à Clichy-sous-Bois, le 27 octobre 2005, de Zyed Benna et Bouna Traoré, coursés par la police, il agrandit les visages des émeutiers sur les murs de Montfermeil; en 2017, il placarde à la frontière américano-mexicaine une fresque montrant des yeux, pour protester contre le mur érigé par l'administration Trump. *Tehachapi* creuse encore ce sillon politique à travers la reconnaissance et l'exhibition de l'altérité. Pendant trois ans, JR a travaillé avec les détenus d'une prison de haute sécurité située dans le désert californien. Surnommée Supermax, cette citadelle incarne la politique carcérale déshumanisante des États-Unis: en grande majorité condamnés pour des délits commis alors qu'ils étaient mineurs, certains de ces criminels ne reverront jamais le monde extérieur. Armé de son appareil photo et de son portable, curieux mais jamais intrusif, JR imprime les stigmates de leur peau, les rides et les remords, en multipliant les effets de

mise en scène (voix off introspectives, plans silencieux sur les espaces carcéraux). L'artiste touche soudain à une dialectique inattendue: tandis que les détenus collent leur portrait dans la cour de la prison, ils expriment l'envie d'effacer leurs tatouages de skinhead ou leur croix gammée, derniers vestiges d'une jeunesse violente, d'une appartenance révolue à des gangs. Faire disparaître une marque du passé pour la remplacer par une nouvelle image, c'est précisément l'exercice de réhabilitation que la société refuse à ces détenus, et que JR leur offre. En cela, *Te-*

*hachapi* est un documentaire précieux sur les plaies qu'on colmate par l'art, l'ostracisme social qu'on combat par le renouvellement de l'identité.

*Tehachapi* de JR,  
mk2.Alt (1h32),  
sortie le 12 juin



LÉA ANDRÉ-SARREAU

**JR est un passionnant portraitiste des minorités et des oubliés.**

# JR: "L'art

À la prison de Tehachapi, à droite, le collage de l'œuvre sur le sol de la cour est réalisé par les détenus eux-mêmes. Ci-contre, JR.



DANS *TEHACHAPI*,  
L'ARTISTE REVIENT SUR  
UN PROJET RÉALISÉ AVEC

*DES DÉTENUS*. RENCONTRE  
AVANT SON EXPOSITION  
CHEZ PERROTIN, À PARIS.



« JE ME SUIS SOUVENT DEMANDÉ SI UNE FINE COUCHE DE PAPIER pouvait avoir un impact. Avec le temps, j'ai réalisé que l'art pouvait parfois faire bouger les lignes, rassembler les gens et, l'espace d'un instant, transcender les conflits et les frontières. » Ces quelques mots, JR les prononce dans l'ouverture de *Tehachapi*, son nouveau documentaire, qui montre aussi la capacité de l'art à changer des vies. En octobre 2019, l'artiste contemporain répond à l'appel d'un ami qui lui propose d'effectuer un nouveau collage – sa spécificité – dans une prison américaine de très haute sécurité, Tehachapi, en Californie. Avec ses équipes rompues aux terrains les plus sensibles (Ukraine, frontière américano-mexicaine, favelas de Rio...), il photographie les détenus et recueille leurs paroles, qu'il rend

PHOTOS GRÉGOIRE MACHAVOINE ET S. P.

# crée



# DU LIEN”

accessibles en ligne. Quand il rencontre pour la première fois les prisonniers retenus pour le projet – meurtriers, ex-membres de gang –, la plupart sont sur la réserve. « Je ne suis pas sûr d’en savoir beaucoup plus que vous sur l’art », leur affirme JR, qui instaure peu à peu un lien avec eux. Bien qu’issus de clans rivaux qui peuvent s’affronter violemment dans cette forteresse coupée du monde, les taulards collent ensemble une fresque géante dans la cour. Ils apprennent à travailler en collectif et, malgré la pandémie, le projet se prolonge avec un second collage l’année suivante. Par la suite, le comportement de certains participants leur permet d’accéder à des niveaux de sécurité inférieurs, voire d’être libérés. En pleine préparation d’une exposition à la Galerie Perrotin, à Paris, JR revient sur cette aventure humaine hors norme, l’une des plus marquantes de son œuvre.

## MADAME FIGARO. – POURQUOI AVOIR ACCEPTÉ CE PROJET UN PEU FOU ?

JR. – Je me suis fait surprendre. Ma première réaction était de ne pas le faire : j’avais la sensation que ce serait trop compliqué d’avoir les autorisations, de gérer la sécurité... Mais, trois jours plus tard, j’étais à Tehachapi, dans l’une des prisons les plus violentes des États-Unis. Le gouverneur de Californie connaissait mon travail : avant qu’il ne soit élu à ce poste, il avait participé à une de mes fresques, il y a quelques années, avec des centaines d’autres personnes. Sans jamais m’avoir rencontré, il m’a donné un accès total.



À la Galerie Perrotin, une série d'œuvres sur bois jamais montrée (ci-dessus, *Dans la lumière #11*).

### **LES NORMES DE SÉCURITÉ DEVAIENT ÊTRE DRASTIQUES, NON ?**

On ne le voit pas dans le film, mais il y a des comptages toutes les heures. Dès qu'une alarme retentit, les prisonniers doivent s'allonger sur le sol. L'environnement est si violent que les gardes ne sont pas dans la cour avec eux, mais dans des miradors. C'est d'ailleurs l'armée qui nous accompagnait pendant le tournage. Je croyais que le cinéma exagérait toujours un peu quand il dépeignait les prisons américaines, mais je me trompais. Les détenus sont doublement invisibles : ils sont oubliés, car isolés en plein désert, et personne ne croit que de tels établissements existent.

### **À TEHACHAPI, LES PRISONNIERS MIS À L'ISOLEMENT SONT ENFERMÉS DANS DES CAGES EN FER DANS LA COUR...**

C'est assez fou, et cela contribue à ancrer des images difficiles à déconstruire. Les gardes voient les prisonniers comme des animaux... Mais ce projet collectif les a humanisés de part et d'autre. Ils se sont mis à s'écouter, à se parler. Les audios qui accompagnaient la fresque, dans lesquels les prisonniers se livrent, ont permis de changer le regard des gardes, des familles... Les résultats sont concrets : entre 60 et 70 % de ceux qui ont participé au projet sont sortis de prison et ont réintégré la société. Y compris Barrett, qui avait passé quatorze ans dans la cage. Un miracle. Avant le projet, quand un prisonnier changeait, rien ne le prouvait, personne ne voulait l'entendre. Mais l'art a créé du lien. Et ce lien a provoqué un changement.

### **UN LIEN QUI RAPPROCHE AUSSI DES MEMBRES DE COMMUNAUTÉS ET DE GANGS RIVAUX ?**

Il y a ce moment où Will, afro-américain, dit avoir bu dans le même verre que Kevin, qui a une croix gammée tatouée sur la joue. Will a lui aussi fait des erreurs de jeunesse et comprend que l'on peut changer, que Kevin regrette ce tatouage, qu'il s'est d'ailleurs fait retirer depuis. Une fois la colère et la haine passées, ils arrivent à voir au-delà des apparences ce que la société peine parfois à faire. Là-bas, j'ai assisté et participé à de longues discussions comme il est aujourd'hui rare d'en avoir dans notre réalité. Eux ont le temps, pas de téléphone, ne connaissent même pas les réseaux sociaux : ils vivent le moment présent, ne pensent pas à court terme, prennent le temps du débat profond sur le pardon ou la rédemption, par exemple.

### **LE PARDON EST D'AILLEURS AU CENTRE DE VOTRE PROJET.**

Absolument. Il ne s'agit pas de réhabiliter ceux qui persistent dans la haine et la criminalité, mais d'accorder une seconde chance

à ceux qui veulent changer, qui aspirent à une autre vie.

### **COMMENT AVEZ-VOUS SÉLECTIONNÉ LES PARTICIPANTS ?**

Au début, les gardiens ne savaient pas trop quoi faire de cet artiste français qui débarque sans prévenir. Ils ont demandé à Barrett de former un groupe : il a réuni des gens qu'il aimait, d'autres qu'il n'appréciait pas, certains que ça pourrait aider... Quand je suis arrivé, par égard pour les victimes, j'ai dit au groupe de réfléchir, que la présence de certains d'entre eux au projet pourrait choquer

des familles : six ou sept hommes se sont retirés. Je ne suis pas juge, je refusais de prendre la décision à leur place, mais il me semblait essentiel d'attirer leur attention là-dessus.

### **PAR QUOI ONT-ILS ÉTÉ LE PLUS SURPRIS ?**

Par l'union que l'œuvre créait. Certains m'ont dit qu'ils n'avaient pas entendu rire ainsi depuis longtemps. Des ennemis supposés se sont liés. D'autres ont pris conscience que le changement devait commencer avant d'être dehors, qu'ils pouvaient même accompagner les plus jeunes dans cette démarche.

### **CERTAINS DES DÉTENUÉS LIÉS AU PROJET ONT TUÉ. AVEZ-VOUS EU PEUR PARFOIS ?**

J'y ai pensé, mais être dans le mouvement évacuait très vite ces questions. Il fallait coller, motiver les troupes, avancer dans la même direction... C'était en fait plus intimidant que terrorisant, même si j'ai aussi rencontré des personnes qui avaient toute leur place en prison. Le film ne cherche d'ailleurs pas à dire que les prisons ne servent à rien. Il pose juste cette question : peut-on changer et quel impact peut avoir l'art sur la vie de ces prisonniers ? Avec *Tehachapi*, c'est la première fois que je voyais les répercussions en direct, à mesure que les détenus ayant participé étaient libérés.

### **ÊTES-VOUS TOUJOURS EN LIEN AVEC EUX ?**

Ils ont mon numéro, et je parle régulièrement avec certains restés là-bas. J'en vois d'autres dehors quand je vais aux États-Unis. J'ai dîné avec Cory à Los Angeles il y a peu, j'ai revu Barrett et Kevin aussi. C'est fascinant de les voir apprendre les nouveaux usages de la société et s'adapter à un monde qui a tant changé pendant leur incarcération.

### **ONT-ILS RÉUSSI À SE RÉINSÉRER ?**

Beaucoup travaillent dans le social, et nous voulons continuer le projet ensemble,

avec d'autres établissements pénitentiaires. Ce sont eux qui organiseraient les collages, dans le cadre du dispositif Inside Out que j'ai monté pour donner à chacun la possibilité de partager avec le monde son portrait et un message.

C'est une façon de les accompagner sur le long terme, mais j'ai un peu attendu avant de lancer cette idée. Il fallait qu'ils s'autonomisent et ne m'ont d'ailleurs jamais rien demandé quand ils galéraient à trouver un logement, un prêt... Ils sont très proactifs depuis qu'ils sont sortis. Depuis deux ans, Kevin, par exemple, bosse dans un centre où il tend la main à d'autres. Le monde a besoin d'entendre des personnes comme lui qui, après avoir vécu dans la haine et l'endoctrinement, en sont revenus. Il a changé, et j'ai vraiment confiance en lui. Il dort chez moi quand il vient à New York. Si personne ne s'ouvre à eux et ne leur laisse une seconde chance, comment s'en sortiront-ils ?

#### ESPÉREZ-VOUS CHANGER LES REGARDS AVEC CE FILM ?

J'ai toujours été un optimiste utopiste. Ça peut être critiquable, mais, en tant qu'artiste, je me dois de penser comme ça, de garder cette ligne, de croire en ce que l'être humain a de meilleur en lui.

#### DANS LE DOCUMENTAIRE, VOUS DITES PORTER DES LUNETTES ET UN CHAPEAU PARCE QU'UNE PARTIE DE VOTRE ACTIVITÉ EST ILLÉGALE.

Certains imaginent que cette panoplie est une posture ou un style que je me suis trouvé, mais il faut penser globalisation. En France ou aux États-Unis, ma notoriété ne m'oblige plus à me cacher. Mais j'ai déjà été arrêté et dans d'autres pays, le fait que mon visage ne soit pas identifié m'est extrêmement utile. Quand j'enlève mes accessoires, personne ne me reconnaît, et je voyage incognito. En Mauritanie, ou dans des zones où il y a beaucoup de kidnapping, par exemple, être anonyme m'est précieux. Les différences de perception selon le pays où je travaille en disent beaucoup sur les cultures et la liberté d'expression. C'est la même chose avec les collages : ici, on les considère comme des œuvres d'art, mais en Chine on les perçoit comme des provocations politiques, des armes.

#### COMMENT FINANCEZ-VOUS VOS COLLAGES ÉPHÉMÈRES ?

C'est l'art qui nourrit l'art. L'argent de certaines œuvres est réinvesti dans les projets qui ne rapportent rien. Cet équilibre me donne une grande liberté : si le projet en prison avait été un fiasco total, cela aurait été ma seule responsabilité. Quant au documentaire, nous avons fait appel à différents financiers, mais sans marque associée, sans logo. Je tiens à cette indépendance. Ce collage et ce film n'ont pas d'autre vocation que de créer de l'échange. J'ai la même démarche quand je travaille en banlieue : je ne gagne pas un euro, mais c'est tellement puissant et profond que je trouve le moyen de le faire exister.

#### LA GALERIE PERROTIN ACCUEILLE VOTRE EXPOSITION DANS LA LUMIÈRE. DE QUOI S'AGIT-IL ?

D'une série de photos prises lors du collage *Retour à la caverne* sur la façade de l'Opéra Garnier, pendant les travaux de restauration. Je vais aussi présenter une série d'œuvres d'encre sur bois que je n'ai jamais montrée, et Thomas Bangalter va proposer sa première installation sonore

## “Je me DOIS de CROIRE en ce que l'être HUMAIN a de MEILLEUR en lui”

immersive, qui s'inscrit dans la continuité de *Chiroptera*. Nous allons d'ailleurs sortir la musique de ce projet qui constituait l'acte 2 de *Retour à la caverne* et que nous avons conçu avec le chorégraphe Damien Jalet et Thomas : 153 danseurs évoluaient sur un échafaudage devant l'Opéra.

#### VOUS ÉPANOUISSEZ-VOUS AUTANT DANS LA FABRICATION D'UNE EXPOSITION QUE LORS DES COLLAGES, QUI INVITENT DAVANTAGE AU VOYAGE ET À LA RENCONTRE ?

J'aime cet équilibre qui est terre de contrastes : la même semaine, je peux faire les photos des Oscars et tourner à la prison de Tehachapi. Le grand écart est énorme, mais c'est la force et la magie de la vie d'artiste : naviguer d'un univers à l'autre, ne pas se mettre de limites, explorer les antipodes. Chaque projet nourrit l'autre. Chaque rencontre enrichit la suivante. Les expositions sont aussi très importantes, car une grande partie de mon travail est éphémère. Il est important d'en garder des traces, de documenter, de compléter avec des séries pérennes. Les gens qui acquerront des œuvres seront les gardiens de ma mémoire artistique. ●

« *Tehachapi* », de JR, sortie le 12 juin. « *Dans la lumière* », jusqu'au 27 juillet, à la Galerie Perrotin, à Paris. [perrotin.com](http://perrotin.com)

## JR, ARTISTE ENGAGÉ

**WOMEN ARE HEROES.** De 2008 à 2014, JR met en lumière les femmes, principales victimes de guerre, de crimes, de viols ou de fanatismes, avec des collages dans les favelas de Rio, puis en Inde, en France, au Kenya, au Cambodge... En 2010, il en tire un documentaire.

**UNFRAMED, ELLIS ISLAND.** En 2015, les collages de JR ornent les bâtiments de l'île new-yorkaise, premier point d'entrée de millions d'immigrants aux États-Unis. Outre le devoir de mémoire, ce projet rend hommage à ceux qui composent aujourd'hui la richesse et la diversité de la société américaine.

**KOURTRAJME.** En rejoignant la section Art et Image en 2020, l'artiste a soutenu l'école Kourtrajmé, du réalisateur Ladj Ly, basée à Montfermeil, en Seine-Saint-Denis, qui favorise l'insertion en offrant une formation aux métiers de l'image et du cinéma, gratuite, ouverte à tous et sans conditions de diplôme.

[jr-art.net](http://jr-art.net) et [insideoutproject.net/fr](http://insideoutproject.net/fr)



JR a photographié 28 prisonniers. Ensemble, ils ont collé les photos au sol pour composer une fresque.

## En prison, JR fait s'évader les détenus

Immersion dans une prison de très haute sécurité aux États-Unis, *Tehachapi* raconte comment l'artiste est parvenu à impliquer des prisonniers dans l'une de ses œuvres éphémères. Bluffant.

On ne présente plus JR, superstar aussi décriée qu'adulée. *Tehachapi* revient sur un projet d'envergure que «l'artiste» aux lunettes noires et chapeau a monté en 2019 au sein d'une prison de très haute sécurité, située dans un coin de désert californien. Après avoir rencontré 28 détenus (tous purgeant de lourdes peines), JR les a photographiés un à un et a recueilli auprès de chacun un témoignage personnel, aussi libre que possible. Deux semaines plus tard, ils réalisent ensemble – lui, son équipe, les détenus et des membres du personnel de la prison – une gigantesque fresque éphémère – 338 bandes de papier collées sur le sol de la cour qui, assemblées, forment un gigantesque portrait de groupe. Quant aux témoignages recueillis, ils ont été rendus accessibles sur une application gratuite. Le photographe est revenu après la pandémie. Entretemps, pas mal de choses ont évolué: un bon nombre de détenus, en contrepartie de leur implication dans le projet, ont bénéficié de réductions de peine ou d'une situation plus favorable au sein de la prison.

### Une capacité à déplacer des montagnes

Changer le monde et les hommes, telle est la profession de foi de JR, qu'il rappelle en introduction du film. Une déclaration qui semble bien naïve et démagogique. N'empêche: c'est déjà un tour de force d'être parvenu à pénétrer cet univers carcéral ultra-protégé et à obtenir la confiance des prisonniers. Le documentaire porte des éclairages édifiants: sur les cages métalliques utilisées jusque récemment pour les plus dangereux, sur les mineurs condamnés à de longues peines ou sur la guerre des gangs et les conflits raciaux (entre Latinos, Noirs, suprémacistes blancs) qui perdurent à l'intérieur. Il témoigne surtout du rôle salutaire de JR comme acteur politique. Si ses interventions ne sont jamais dénuées d'une forme d'autopromotion, si la valeur artistique de son travail reste à prouver, sa capacité à déplacer des montagnes en fait un médiateur social et culturel d'une incontestable efficacité.

*Tehachapi* de JR > En salles le 12 juin



QUARTIERS LIBRES / ÉCRANS



DOCUMENTAIRE

**PRISON BREAK**

★★★ *Tehachapi*, de JR (déjà en salles).

**S**i l'artiste JR vous semble surcoté et ses fresques de portraits, ornant les monuments du monde entier, plutôt vaines, allez voir ce documentaire. En 1 h 32, il donne à sa personnalité et à son travail tout leur sens. Entre les murs de Tehachapi, une des prisons de haute sécurité les plus violentes de Californie, le photographe français va à la rencontre de détenus condamnés à perpétuité pour des crimes commis très jeunes. Alors qu'il met en place avec eux la création d'une œuvre recouvrant le béton brûlant de la cour, il attire les regards sur un pays qui réunit 20 % des prisonniers du monde et met des visages sur une population de masse méconnue. Captivant et poignant.

*Clara Géliot*



## Culture Voir

# L'art et la manière

DOCUMENTAIRE **Tehachapi**,

par JR (France, 1h32).

●●●●● Auteur d'œuvres monumentales érigées à Gaza ou à la frontière mexicaine, JR décide de conduire un programme de réinsertion dans une forteresse de haute sécurité peuplée de gangs – latinos, afro-américains, suprémacistes blancs –, d'où les détenus, pour la plupart condamnés à perpétuité lorsqu'ils étaient mineurs, ont très peu de chances de sortir. Il les photographie, colle la fresque au sol et, par un dispositif interactif, donne à entendre leur histoire. Cette plaidoirie pour le pardon et les superpouvoirs de l'art, déjà forte de ses effets de mise en scène (format vertical du portable, voix off), a un guide : Agnès Varda (« Visages villages ») et son sens de l'écoute. Dès le départ, JR serre la main des prisonniers, leur offre après le collage une tournée de pizzas proscrites. Du lien se crée. Un gospel s'élève. Un tatouage de croix gammée s'efface. Sur les vingt-huit détenus ayant participé au programme, seuls trois restent aujourd'hui incarcérés au niveau de sécurité 4. Le pire de tous. **Sophie Grassin**



↑ Le regard de JR sur l'univers carcéral à travers le portrait de détenus condamnés à de lourdes peines.